

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 15

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185194>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les samedis de M. de Bismarck.

Le chancelier de l'empire donne tous les samedis, dans son palais de Wilhelmstrasse, des soirées parlementaires, qui ont un grand retentissement dans le monde politique. C'est là que le prince, entre deux verres de bière, car on y boit de la bière, et beaucoup, expose à ses fidèles ses vues politiques et économiques, tout en se plaignant amèrement de l'opposition qui lui est faite ; l'opposition, en effet, a toujours choqué les instincts autoritaires du chancelier, il ne conçoit guère les Chambres autrement que pour contresigner ses projets, et la moindre contradiction l'irrite. Aussi ne faut-il guère chercher, dans les salons de M. de Bismarck, le centre ultramontain dans la personne du Dr Windthorst, encore moins des progressistes ; on n'y rencontre pas même M. Bebel, tourneur, ou M. Fritsché, fabricant de cigares. M. de Bismarck ne jette point sa bière devant les socialistes.

Toutes les paroles du grand homme sont recueillies avec soin et livrées à la presse. Chaque mot pouvant avoir son importance, les appréciations gastronomiques du chancelier, très expert en ces matières, sont reproduites fidèlement. Les journalistes ne sont plus invités chez M. de Bismarck comme par le passé, ensuite d'indiscrétion qui avaient déplu. Et cependant on est informé de tout ce qui a été dit, aurait pu se dire ou ne s'est pas dit à chaque samedi parlementaire. Les députés invités sont assiégés le lendemain par des reporters avides de nouvelles.

Si le chancelier émet l'opinion que la bécasse ne vaut rien à cette époque de l'année, nous le saurons, aussi bien que s'il a déclaré avec conviction que l'économie politique est une chimère, et qu'il n'y a de salut que dans l'opportunisme financier.

On a dit que l'étoile de M. de Bismarck baissait. Il a moins de bonheur dans ses réformes intérieures que dans sa politique étrangère. De fait, sa popularité diminue. Quelques projets maladroits et la crise économique y sont pour quelque chose, mais le caractère de plus en plus cassant du prince y est pour beaucoup aussi. Malgré tout, la majorité lui est acquise pour ses projets financiers. Mais le malheur est qu'il voit et fait partout des personnalités. C'est encore, malgré son âge, le vrai *bursch* d'université, qui s'est battu 28 fois en duel à la rapière,

sans jamais recevoir une balafre. Il s'en souvient si bien, qu'il y a peu de jours il répondit, en plein Reichstag, à un député, que les paroles qu'il venait de prononcer auraient eu d'autres suites, s'ils eussent été à l'université.

Ces réunions sérieuses ont eu leur côté comique. Un beau soir, il y avait réception chez le prince Pless et chez le président Hoffmann, à deux pas du palais du prince de Bismarck. De bons députés de la province, invités chez ce dernier, se perdirent dans la cohue des voitures et pénétrèrent dans de brillantes sociétés à eux absolument inconnues, cherchant en vain sur la tête du président Hoffmann ou du prince Pless les trois cheveux légendaires du chancelier. Tout s'étant expliqué, les efforts des aimables amphytrions que le hasard leur donnait ne réussirent pas à mettre nos députés à l'aise. Ils s'enfuirent confus et arrivèrent enfin à destination. Espérons qu'il restait un verre de bière de Munich pour les consoler de leur mésaventure.

Car le précieux breuvage s'épuise quelquefois chez M. de Bismarck, témoin cette anecdote authentique : Vers onze heures, le prince redemandant un verre de bière, on lui apporte un liquide clair, qu'il contemple avec étonnement. — Donnez-m'en donc de Munich, dit-il au domestique. — Excellence, il n'y en a plus, le tonneau est vide. — Vraiment ! Eh bien, entamez le second tonneau. — Excellence, il est vide aussi.

Rire général de MM. les députés, qui ne croyaient point avoir tant bu.

Comme on voit, le chancelier de l'empire est encore bien vivant et pas même près d'être vaincu. Le 1^{er} avril de cette année, il a célébré son soixante-quatrième anniversaire. Il est des dates prédestinées. Cologne vient d'inaugurer une statue du fondateur de l'unité allemande. Dans une lettre de remerciements adressée à ses admirateurs, le prince de Bismarck avoue, avec une nuance de mélancolie, la confusion qu'il éprouve à se promener encore en chair et en os, au moment où on lui élève une statue.

E.

On vient d'inaugurer au Pérou le premier tronçon d'une ligne de chemin de fer qui n'aura pas sa pareille au monde, tant elle surpasse en hardiesse tout ce qui a été fait jusqu'ici. Le parcours de la

ligne, qui a déjà en partie escaladé les sommets des Cordillères, se fera entre Lima et Oroya, et permettra bientôt de franchir en quelques heures la gigantesque barrière. On y remarque un pont jeté entre deux montagnes séparées par un précipice énorme. Entièrement construit en fer, il repose sur deux piles de 80 mètres de hauteur. Le tableau qui se déroule aux yeux du voyageur étonné est absolument sauvage, grandiose. « Soudain, dit un écrivain qui a fait le trajet, en sortant du ventre même d'une montagne, nous nous engageons sur un pont jeté en travers d'une énorme crevasse formée par deux murailles de rochers à pic, d'une hauteur considérable. C'est à donner la chair de poule. Nous avançons doucement dans l'ombre éternelle produite par la colossale élévation des deux pics, soudés à notre droite par un formidable amoncellement de rochers d'où s'échappent des eaux mugissantes. A gauche, c'est l'éclaircie d'une gorge large et profonde, dans laquelle viennent aboutir les arêtes rectilignes d'autres pics dominés par de lointains sommets, tous frappés par l'aveuglante clarté du soleil. Puis le train disparaît de nouveau sous un tunnel escarpé, en ce moment lit d'un autre torrent qui s'est fait récemment jour par une énorme fissure et qu'on s'apprête à détourner; les eaux roulent sous le train même, mêlant leur bruissement au soufflement de la machine qui semble ne franchir ce passage qu'avec efforts. Il serait difficile de rendre le sentiment mêlé d'admiration et de crainte que l'on éprouve en cet endroit, où l'art de l'ingénieur a eu à vaincre les plus incroyables difficultés. Cette prodigieuse escalade de la plus grande chaîne de montagnes qui soit au monde n'est-elle véritablement pas extraordinaire ?

Le petit village de Chicla, où s'arrête actuellement la ligne en construction, est élevé de 3725 mètres au-dessus de la mer. La voie n'a pas encore atteint en cet endroit son altitude la plus grande. A 30 kilomètres plus loin, sous un tunnel percé dans la cime du mont Meiggs, elle atteindra son point culminant à une hauteur de 4768 mètres, soit 42 mètres de moins que le Mont-Blanc. Cette montée de 4768 mètres sur 218 kilomètres de parcours représente donc une moyenne de 22 mètres par kilomètre ou 22 millimètres par mètre. On comptera 45 tunnels, dont un a 1200 mètres de long, et 25 ponts, ce qui fait un tunnel ou un pont par 3 kilomètres.

A TABLE

Nous étions six convives. Notre hôte, un des hommes les plus savants et les plus affables de France, avait invité ce soir-là quatre personnes appartenant comme lui au monde des travailleurs de l'esprit. Tous s'étaient plus ou moins rendus célèbres par des ouvrages importants sur l'histoire ou sur la science. Le plus humble des cinq, celui qui écrit ces lignes, fort heureux de se trouver dans une pareille compagnie, se bornait à écouter. C'est ainsi qu'il a pu noter la conversation suivante :

— Il faut avouer, disait l'amphitryon, que nous sommes bien ingrats. Nous nous servons chaque jour de cent objets

divers d'un usage extrêmement utile, et jamais il ne nous vient à la pensée de rechercher comment ces objets ont été créés. Nous avons retenu le nom d'Icare, dont le système de navigation aérienne laissait à désirer, et nous ignorons le nom du bienfaiteur de l'humanité qui a inventé la cuiller. La cuiller est pourtant une découverte dont nous apprécions les avantages. A défaut d'un nom, je voudrais savoir au moins à quelle époque on peut faire remonter cette précieuse trouvaille.

— Je crois, dit un historien, que la cuiller est le plus ancien de tous les ustensiles de table. La première cuiller a dû être faite soit avec un coquillage, soit avec une écorce, le jour où l'homme a cessé de se nourrir exclusivement de fruits. Dès qu'il s'est trouvé en présence d'un liquide chaud, il a bien fallu trouver un procédé pour le porter jusqu'à la bouche; la cuiller est née le jour où l'on a fait la première soupe aux légumes. Jacob et Esau mangeaient certainement leurs lentilles à la cuiller.

— Et la fourchette ?

— La fourchette est une invention moderne.

— En êtes-vous sûr ?

— Absolument. Les Grecs ne la connaissaient pas. Au plus beau temps du luxe, à Athènes, on mangeait avec ses doigts. Plutarque a même écrit, dans un de ses livres, quelque chose comme un traité sur l'art de manger avec grâce en se servant du pouce et de l'index.

— Et les Romains ?

— Les Romains n'étaient pas plus avancés que les Grecs. Dans les palais de Rome, enrichis de marbres précieux, remplis de trésors artistiques, on puisait à même dans la gamelle. Lucullus prenait avec ses cinq doigts ses prodigieux ragoûts de langues de rossignol. On aurait peut-être fini par perfectionner ce procédé primitif; mais l'invasion des barbares arriva mal à propos pour le matériel gastronomique.

— Je me rappelle avoir feuilleté l'inventaire fait à la mort de Pierre Gaveston, favori d'Edouard II. Ce document date de l'an 1300. C'est, je le crois du moins, dans ces papiers qu'il est fait pour la première fois mention d'une fourchette à manger la viande ou le poisson. La fourchette a commencé par être un objet de luxe. L'inventaire du courtisan porte cette mention : *Trois fourchettes pour mangier poires et gril-lades de fromage.*

— Je connais des documents postérieurs au vôtre qui prouvent que, malgré l'invention de la « fourchette », on continuait à prendre ses repas à pleines mains. Il y a des ivoires et des miniatures des quatorzième, quinzième et seizième siècles qui nous montrent des convives attablés deux par deux, devant une écuelle dans laquelle ils puisent alternativement. Aussi ne dinait-on jamais sans avoir trempé au préalable ses mains dans un bassin à laver.

— En somme, ce n'est qu'au dix-septième siècle que la fourchette devient d'un usage à peu près général.

— Donc la fourchette a deux cents ans.

— Pas davantage.

— Dans l'héritage de ma grand'mère, j'ai eu pour ma part quelques anciennes fourchettes. Elles n'avaient encore que deux dents.

— Messieurs, dit un des convives, puisque nous avons commencé l'histoire des ustensiles de table, continuons-la. Abordons le chapitre de la verrerie. Comment nos ancêtres buvaient-ils ?

— Après les coupes rudimentaires qui durent être des coquillages, on adopta les coupes en métal et en bois. Les gobelets d'étain étaient en usage au moyen âge. On se servait aussi de gobelets en *madre*. On entendait par ce mot le cœur de l'érable. Les riches seigneurs avaient des timbales en or ou en argent. Au quinzième siècle, Venise commença à répandre ses belles verreries. Aujourd'hui, le cristal et le verre sont d'un usage à peu près général. Il n'y a que dans les lycées, collèges et pensionnats où l'on continue à boire dans des timbales.

— Vous avez passé en revue bien des objets; mais vous avez oublié l'un des plus importants, la base même du re-